



« Un polar rural sur l'Aubrac »

LITTÉRATURE Sylvie Baron est devenue le chantre de sa région adoptive. Elle évoque l'exploitation de la forêt. Comment est née cette "Héritière des Fajoux" ? D'une envie d'abord de parler de l'Aubrac et d'un petit bar de Saint-Urcize qui est un lieu de vie formidable. Et comme j'aime toujours aborder un sujet contemporain, je me suis intéressée au problème de la gestion forestière, même si pour l'heure, il concerne surtout le Morvan. Ce livre est à la fois un polar rural, un livre militant et féministe. J'ai imaginé le personnage de Marie qui revient sur sa terre natale d'Aubrac, après vingt ans passés au Québec, pour reprendre les rênes de la scierie familiale, car je voulais montrer une femme obligée de se battre dans un monde d'hommes. Les notions de fidélité, d'engagement, de volonté de s'en sortir sont toujours très importantes dans mes romans. Pourquoi cette prédilection pour le thriller régional ? Certains parlent de polar du terroir, ou de polar rural. Le côté polar, c'est mon côté joueur. Je bâtis mes intrigues de façon à semer des petits cailloux au fil des pages pour le lecteur. Je n'aime pas spécialement les enquêtes, c'est pour cela qu'il n'y a jamais de policier dans mes livres, mais des personnages ordinaires qui se trouvent mêlés à des crimes. À côté de cela, je revendique l'ancrage rural. Beaucoup de romans du terroir sont nostalgiques et s'attachent à dépeindre le passé. Je cherche à renouveler le genre, en parlant des territoires d'aujourd'hui. Chacun de mes livres s'intéresse à une problématique contemporaine, la biodiversité, les déserts médicaux. Je suis convaincue que les territoires ont un grand rôle à jouer dans le contexte de la globalisation. Il est important de les valoriser pour que les gens aient envie de s'y installer. On peut y vivre aujourd'hui sans s'y enterrer. Malheureusement, on n'en parle rarement de façon positive. On parle de « France profonde ». Je me suis toujours demandé ce que ça voulait dire. Il existerait donc une France superficielle ? Pour quelles raisons avez-vous situé l'intrigue dans le monde des scieries artisanales ? Je voulais expliquer cette question de la gestion forestière qui est importante pour l'avenir de nos forêts. En réalité, il y a deux gestions différentes. Celle dite raisonnée qui prend le temps de l'arbre. On

plante, on coupe, on reboise. On laisse trente à cinquante ans à un arbre. Cela valorise l'emploi local, l'écologie. Mais aujourd'hui, il y a le développement des méga-scieries industrielles, comme dans le livre. C'est une exploitation prématurée des peuplements, néfaste pour nos massifs forestiers. Ce phénomène se développe surtout dans le Morvan. Je ne voudrais pas qu'il s'étende dans l'Aubrac. En quinze ans, on peut détruire ainsi un massif. Ce livre est en réalité un cri d'amour pour la forêt. J'aime les arbres et j'ai beaucoup crapahuté parmi eux. Grâce à un spécialiste de la scierie de Chaudes-Aigues, j'ai appris à reconnaître les essences de résineux, les écorces. Je voulais vraiment comprendre les enjeux sans tomber dans le trop technique. Le véritable héros de ce huitième roman n'est-il pas au fond les paysages de l'Aubrac ? Oui, tout à fait. En règle générale, les paysages ont toujours pour moi un rôle aussi important que les personnages. L'Aubrac est une terre très forte, austère, unique qui apporte une incroyable paix intérieure. Elle façonne les gens à son image, des individus souvent taiseux mais solidaires. Le roman se déroule surtout en Margeride, mais si je vis moi-même dans le Cantal, je ne fais aucune différence entre les départements de l'Aubrac : le Cantal, la Lozère ou l'Aveyron. Quand on vit dans l'Aubrac, on se sent de l'Aubrac avant tout. Cela fait cinq ans que je me suis installée ici. J'ai quitté la région parisienne où j'étais professeur d'économie pour me consacrer à l'écriture. Les gens y sont merveilleux, solidaires, généreux. Et puis, il y a cette immensité de l'espace si rare, ces petits murets de pierre, ce ciel qui tutoie les montagnes... Jamais je n'ai vu ailleurs un tel paysage intemporel. Aujourd'hui, on ne m'en ferait plus partir pour tout l'or du monde. RECUEILLI PAR LAURE JOANIN "L'héritière des Fajoux" (Calmann-Lévy 19,50 euros). Sylvie Baron : « On parle peu de la France profonde. » J-F. F.